

Nommer la nature dans un contexte prélinnéen : les Européens face aux Tupi du XVI^e à la première moitié du XVII^e siècle

Françoise GRENAND

Lacito-CNRS, France

Introduction

Peut-on comprendre la progression de la découverte de la nature américaine, si tant est que l'expérience des uns pût jamais servir aux autres, en relisant chacun des témoins dans l'ordre chronologique de leur voyage ? C'est en tout cas ce que j'ai voulu tenter pour le Brésil côtier, en retenant une dizaine de témoignages parmi ceux que nous ont laissés les Français, les Portugais et les Allemands. Ce sont :

Pêro Vaz de Caminha, 1500;	Hans Staden, 1550;
André Thevet, 1555 ¹ ;	Jean de Léry, 1557;
Gabriel Soares de Sousa, 1569-1587;	Pero de Magalhães, 1570;
Fernão Cardim, 1583-1590;	Claude d'Abbeville, 1612;
Yves d'Evreux, 1613-1614;	Jorge Marcgrave, 1638-1640 ;

Même si l'on sait, soit que certains témoignages, comme une lettre au Roi D. Manuel du Portugal, n'étaient pas destinés au public, soit que d'autres ne furent publiés que fort tardivement (plus d'une vingtaine d'années sépare le voyage de Jean de Léry de la publication de son récit), il apparaît clairement que chacun de ces hommes reçut de plein fouet l'exotisme de sa propre découverte. Il n'en va pas de même pour la rédaction ultérieure de leur récit. Certains seront accusés de plagiat (la polémique entre Thevet et Léry est là pour nous le rappeler), d'autres, sans voyager, compileront la masse des données antérieures (Jean de Laet dans ses notes ajoutées au manuscrit de Marcgrave). Tous, en tout cas, seront imprégnés de l'air de leur temps. Entre le premier récit ici retenu, la lettre de Pêro Vaz de Caminha (1500) et le dernier, l'ouvrage posthume de Jorge Marcgrave (1648), un siècle et demi s'est écoulé. On ne découvre plus l'Amérique en tant que *terra incognita*, on l'exploite en tant que colonie. Cabral laissait derrière lui sur le rivage des condamnés à mort, des Français, des mousses ou de jeunes marins, pour en faire des «truchements» sensés être utiles aux prochains voyages ; Marcgrave en est déjà à nous opposer les termes indigènes aux termes portugais des Créoles du Brésil pour nombre de techniques agricoles, les différents processus

¹ Le doute subsiste de savoir si Thevet ne fit pas, en tant qu'agent secret du roi de France, un premier voyage au Brésil en 1550, mais ses *Singularités* ne parlant, à l'évidence, que du voyage de 1555, c'est cette date que je retiens.

de détoxification du manioc ou encore les recettes de cuisine. La connaissance des choses de la nature américaine était passée du regard émerveillé au savoir ordonné.

Le 22 avril de l'année 1500, Pêro Vaz de Caminha, compagnon de voyage de Cabral, met pied à terre à l'extrême sud du futur État de la Bahia et rencontre des hommes, sans doute des Tupinikin. Portant toute son attention sur les indigènes que ses compagnons et lui découvrent, il ne s'intéresse que fort peu à la nature², car rien ne lui paraît plus insolite que ces hommes et ces femmes allant nus avec naturel, sans aucune espèce de honte. Il nous livre alors cette déconcertante réflexion :

As suas vergonhas tão nuas e com tanta inocência descobertas, que nisso não havia vergonha alguma (p. 79).

C'est à peine s'il cite, dans sa lettre au Roi D. Manuel, les animaux et les plantes qu'il rencontre, son intérêt étant d'ailleurs presque toujours teinté d'appétit :

Alguns marinheiros, que ali andavam com um chinchorro [rede de arrastar], pescaram peixe miúdo, não muito (p. 73) ... *Foram alguns buscar marisco e apenas acharam alguns camarões grossos e curtos, entre os quais vinha um tão grande e tão grosso como em nenhum tempo vi tamanho. Também acharam cascas de berbigões e amêijoas, mas não toparam com nenhuma peça inteira* (p. 76) ... *E levaram dali os marinheiros um tubarão, que Bartolomeu Dias matou* (p. 81).

Les oiseaux en sont réduits à leurs plumes :

[Os selvagens] trouxeram muitos barretas de penas de aves, deles verdes e deles amarelos, dos quais, segundo creio, o capitão há-de mandar amostra a Vossa Alteza (p.83).

Sa Majesté verra aussi des *carapuças de penas verdes e um pano de penas de muitas cores, maneira de tecido assaz formoso* (p. 85). Les animaux apprivoisés sont des *coisinhas de pouco valor*; il veut parler de *papagaios vermelhos, muito grande e formosos, e dois verdes pequeninos* (p. 85).

Plus tard, il prend quand même le temps, en marchant en forêt pour accompagner les marins qui sont de corvée de bois, de lever la tête pour observer quelques perroquets dans les arbres :

Deles verdes e outros pardos, grandes e pequenos, de maneira que me parece haverá muitos nesta terra. Outras aves então não vimos, somente algumas pombas seixas [bravas]. Alguns diziam que viram rolas (p. 87).

Il se prend alors à faire des comparaisons avec ce qu'il connaît : les pigeons lui paraissent *bastante maiores que as de Portugal* (p. 87) et d'autres jolis oiseaux rapportés du village indigène sont presque comme des *pegas, a não ser que tinham o bico branco e os rabos curtos* (p. 88).

La flore n'est pas mieux observée, mais on sent qu'elle lui procure des sensations d'un autre ordre. Totalement dérouté, voire accablé par la profusion de la végétation forestière, il en retire davantage une vision d'ensemble qu'un souci du détail :

Pelo sertão nos pareceu, vista do mar, muito grande, porque a estender olhos, não podíamos ver senão terra com arvoredos, que nos parecia muito longa (p. 97). La luxuriance tropicale lui arrache ce cri du coeur : *Segundo os arvoredos são mui muitos e grandes, e de infindas maneiras, não duvido que por esse sertão haja muitas aves!* (p. 87) et ce regret : *Esse arvoredo é tanto tamanho, tão basto e de tantas prumagens [folhagens?], que homem as não pode contar* (p. 90).

² Contrairement à ce qu'annonce la quatrième de couverture de l'édition que j'ai utilisée : *E a natureza, generosa e onnipotente, que tem o lugar de honra em toda a obra de Caminha.*

Seules sont distinguées, par trois fois, ces plantes effectivement remarquables que sont les palmiers :

Ao longo da ribeira, há muitas palmas, não mui altas, em que há muito bons palmitos. Colhemos e comemos deles muitos.

Arrive pourtant cette belle exception du roucou (*Bixa orellana*), où, pour la seule fois, l'auteur de la lettre royale risque une description³ de plusieurs lignes :

Alguns [selvagens] traziam uns ouriços verdes, de árvore, que, na cor, queriam parecer de castanheiros, embora mais pequenos. E eram cheios duns grãos vermelhos pequenos, que, esmagados entre os dedos, faziam tintura muito vermelha, de que eles andavam tintos (p. 83-84).

Pour ce qui est des plantes consommées, Vaz de Caminha ne peut que s'en rapporter au témoignage des deux condamnés à qui Cabral avait ordonné de passer la nuit à terre dans le village indigène. Il leur fut offert de

comer daquela vianda [aliment en général], que eles tinham, a saber muito inhame⁴ e outras sementes, que na terra há e eles comem (p. 85).

Voilà l'essentiel du témoignage que l'un des premiers hommes à avoir accosté au Brésil nous a laissé sur la nature. Heureusement, d'autres suivront, qui resteront plus longtemps par delà ou qui, non pas encore blasés, mais déjà entraînés à la différence, seront plus désireux de la mieux saisir.

J'ai notamment focalisé mon attention sur toutes les données que j'ai pu rassembler sur un animal et une plante particulièrement exotiques aux yeux des Européens. C'est ainsi que j'ai privilégié le tapir (*Tapirus terrestris*) plutôt que l'unau⁵ (*Choloepus didactylus*), car les sources étaient plus prolixes et plus intéressantes sur le premier que sur le second. Pour ce qui est de la plante, je ne pouvais manquer de choisir le manioc (*Manihot esculenta*), mère de l'*inouï* «pain de racine».

Le fait que l'alimentation végétale des Européens aisés, déjà fort minoritaire par rapport à leur alimentation carnée, ait été basée sur le froment et dans une moindre mesure sur des légumes aériens⁶ tels que pois, lentilles ou fèves, lesquels étaient valorisés au détriment des légumes souterrains, raves, poireaux ou oignons, base, avec le pain noir, de l'alimentation de la masse paysanne, permet de comprendre l'étonnement des chroniqueurs devant le manioc. Car des tubercules de cette plante, qui fut d'ailleurs simplement qualifiée par Hans Staden et Jean de Léry de *racine*, les indigènes, par des processus dont presque tous les observateurs ont noté la complexité, faisaient leur *pain*. En 1500, Pêro Vaz de Caminha, en écrivant *igname* peut-être et même sans grand doute pour *manioc*, parle de toute manière d'une plante souterraine pareillement dévalorisée ; et la suite arrive sous sa plume de manière presque naturelle lorsqu'il ne peut s'empêcher de s'émerveiller de la contradiction :

³ Si la description du fruit est exacte, la manière de l'utiliser est singulièrement raccourcie. L'application du roucou sur le corps nécessite en effet dans tous les cas la préparation d'une pâte selon des recettes variées fort élaborées, puis celle d'un solvant gras, d'origine animale ou végétale ; on peut aussi, selon les ethnies, ajouter à la pâte un autre solvant odoriférant tiré de diverses résines (GRENAND & PREVOST, 1994).

⁴ Devant l'indigence des données, je ne suivrai pas la commentatrice de l'édition portugaise de 1987 que j'ai utilisée ni ne dirai, comme elle le fait un peu légèrement, qu'il s'agit d'un «tubercule comestible de la famille des Dioscoreaceae», car sous le terme *igname* peut fort bien se cacher le *manioc doux*.

⁵ Cet animal est plus connu sous le nom de paresseux.

⁶ J.M.Pelt rappelle opportunément que le terme de «légume» ne s'appliquait à l'origine qu'aux fruits en gousse, ce que la terminologie botanique retiendra d'ailleurs en parlant de *Légumineuses* (1993:14).

E com isto andam tais e tão rijos e tão nédios que o não somos nós tanto, com quanto trigo e legumes comemos (p. 91).

Que cette plante fût en outre toxique ne fut somme toute pas un plus grand sujet d'étonnement.

Intelligibles pour nous deviennent alors les interminables interrogations des Français compagnons de Villegagnon, de savoir si, une fois venus à bout de leurs réserves de froment et de vin apportées de par deçà, ils pourraient célébrer le mystère de l'eucharistie avec le pain et le vin des Sauvages, autrement dit avec de la cassave et de la bière de manioc, alors que Dieu ne saurait souffrir qu'on lui fasse offrande des produits d'une *racine* lors du rituel de son incarnation quotidienne.

Choses inconnues sont choses étranges

Presque tous nos observateurs n'ont pas manqué d'être frappés par la singularité de la nature américaine et Thevet ira jusqu'à retenir le mot pour le titre de son ouvrage. Léry y va sans ambages :

l'advertiray en vn mot au commencement de ce chapitre que pour l'esgard des animaux à quatre pieds, non seulement en general, & sans exception il ne s'en trouue pas vn seul en ceste terre du Bresil en l'Amérique, qui en tout & par tout soit semblable aux nostres (p. 133).

Thevet est plus concis :

Ce nombre d'oiseaux tous differēs à ceux de nostre hemisphere (p. 47). Il se trouve vn plat pais couuert d'arbres autres que ceux de nostre Europe (p. 48).

Ce caractère de nouveauté est supplanté, chez certains, par un sentiment d'étrangeté et donc de sauvagerie. Écoutons Pero de Magalhães de Gândavo nous parler de la faune :

Os animaes que na terra se acháram, todos sam brauos de natureza, & algũs estranhos nunca vistos em outras partes (p. 20).

Cardim, lui aussi, insiste sur le caractère sauvage de la faune et l'assortit de son sentiment du peu de domestication existante :

Os animaes que na terra se acháram, todos sam brauos de natureza, & algũs estranhos, nunca vistos em outras partes (p. 20).

Pêro Vaz de Caminha réagit de la même manière quant à l'éventuelle présence chez les indigènes de plantes cultivées et d'animaux domestiques :

Eles não lavram nem criam. Não há aqui boi, nem vaca, nem cabra, nem ovelha, nem galinha, nem qualquer outra alimária que costumada seja ao viver dos homens. Nem comem senão desse inhame, que aqui há muito, e dessa semente [sic] et frutos, que a terra e as árvores de si lançam (p. 91).

Thevet partage son sentiment :

Quant au territoire de toute l'Amérique il est tres-fertile en arbres portant fruits excellens, mais sans labour ne semence (p. 51).

Poursuivons, pour arriver à l'idée que ce qui est étrange est fatalement monstrueux. C'est en tout cas l'opinion de Thevet, qui, alors qu'il s'apprête à décrire un poisson, prend soin de remarquer qu'il est "monstrueux pour un poisson d'eau douce, autant qu'il est possible de voir" (p. 48).

Enfin, Pero de Magalhães de Gândavo, lorsqu'il parle de la faune, ne peut s'empêcher de conclure au caractère féroce et venimeux d'une telle étrangeté :

Como esta prouincia seja tam grande, & a mayor parte della inhabitada & cheia de altissimos aruoredos & espessos matos, nã he despantar que aja nelle muita diuersidade de animaes, & bichos muy feros & venenosos (p. 15).

Pourquoi y a-t-il des choses inconnues ?

La réponse a, chez Thevet, l'avantage d'être de la plus extrême évidence : il y a des choses inconnues parce qu'elles ne sont pas encore connues. Incombe à ceux qui ont eu le bonheur et l'honneur de les approcher, de les décrire :

Pour ce que ces lieux sont situés en terre découverte & retrouvée de notre temps, reste d'en écrire ce qu'en auons congneu pour le sejour que y auons fait (p. 51).

Par un sain raisonnement, le cosmographe essaie rapidement de dépasser le problème des différences entre la faune et la flore de l'Ancien Monde et celles auxquelles il se trouve confronté, en faisant de la diversité spécifique une des caractéristiques majeures dans l'œuvre de la nature. Pour renforcer sa démonstration, il s'appuie avec bonheur sur un exemple :

Car il se trouve peu de bestes d'especes diuerses, qui se ressemblent entierement sans quelque grande difference. Comme aussi des poissons, que nous auons veu sur la mer à la coste de l'Amérique, se presenta vn entre les autres ayant la teste comme d'un veau, & le corps fort bizarre. Et en cela pouuez voir l'industrie de Nature, qui à diuersifié les animaux selon la diuersité de leurs especes, tât en l'eau qu'en la terre (p. 96).

Il y revient plus loin, de manière plus simple et plus directe :

Les choses rares & singulieres, lesquelles Nature n'a voulu estre communes à chacun païs (p. 99).

Quant à Léry, il profite de la description d'un gros crapaud [sic] comestible, pour essayer de comprendre ce qui peut justifier cet usage proprement impensable chez lui :

Partant attendu que nos medecins enseignent & que chacun tient aussi par deçà, que la chair, sang & generalement le tout du crapau est mortel, sans que ie dise autre chose de ceux de ceste terre du Bresil, que ce que i'en vien de toucher, le lecteur pourra de là aisément recueillir, qu'à cause de la temperature du pays (ou peut-estre pour autre raison que i'ignore) ils ne sont vilains, venimeux ni dangereux comme les nostres (p. 141).

Comment les décrire ? comment les nommer ?

Comment rendre compte de l'inconnu ? de l'inouï ? de l'innommé ?

Tous les premiers voyageurs gardent, au moment où ils rédigent, ce sentiment d'impuissance à consigner, à notifier, à qui les avait frappés devant la grandeur de la nature. On les sent si abasourdis que, non seulement leur esprit, non préparé, semble peiner à concevoir un tel degré d'étrangeté, mais encore les mots leur manquent au moment de rapporter. Écoutons Pero de Magalhães de Gândavo parler de la flore :

Sam tantas & tam diuersas as plantas, frutas & heruas que ha nesta prouincia, de q̃ se podiam notar muitas particularidades, que seria cousa infinita escreuelas aqui todas & dar noticia dos effectos de cada hũa meudamête (p. 15).

Il leur faut absolument trouver des repères, suivre le seul modèle qui s'offre à leur esprit, celui des Anciens. Aristote est invoqué par Thevet, Plin par Léry. Or, comme le note ce dernier :

Terre du Brésil, quarte partie du monde et incogneuë des Anciens (p. 39),
ou bien le premier, de manière encore plus claire :

Il est bien certain que ce païs n'à iamais esté congneu des anciens cosmographes.

Ainsi donc, les Anciens se déroberont et ne sauraient leur être d'aucun secours ? Pourtant, on le sent à travers les lignes qui suivent, Thevet a cherché soutien auprès d'Aristote. Et il a été déçu. Comme pour excuser le grand homme, il explique alors que celui-ci ne saurait avoir décrit des formes de vie existant dans une partie du monde encore inconnue de lui. Mais on devine que les descriptions du savant grec auront, malgré tout, servi de modèle au cosmographe français :

Aristote & quelques autres apres luy se sont esforcez avec toute dilligēce de chercher la nature des animaux, arbres, herbes & autres choses naturelles : toutefois par ce qu'ils ont escript n'est vraysemblable qu'ils soient parvenuz iusques à nostre Frāce Antarctique ou Amérique, pource qu'elle n'estoit découverte au paravāt ny de leur temps. Toutefois ce qu'ils nous en ont laissé par escript, nous apporte beaucoup de consolation & soulagement. Si donc nous en dezcrivons quelques unes, rares quant à nous & inconguēs, i'espere qu'il ne sera pris en mauvaise part mais au contraire pourra apporter quelque contentement au Lecteur (p. 99).

L'embarras de Thevet est manifeste ; il va, il le sait, s'écarter du modèle du maître et craint soit de vexer, soit d'effrayer tout un aréopage de savants de son temps, confits dans leurs cabinets. Voilà pourquoi tous les témoins sans exception insistent, chacun à leur manière, sur le caractère véridique de leur témoignage. Ils ne rapportent que ce qu'ils ont vu, entendu, approché, touché, goûté. Alors qu'on ne vienne pas se méprendre : toutes les menteries dans lesquelles ils ont l'air de se complaire ne sont que des preuves de l'ingéniosité d'une nature à mille facettes.

Claude d'Abbeville, pour sa part, déclare forfait : rien n'étant en commun entre les deux mondes, rien ne peut être comparé à rien :

não há entre tanto uma só dessas espécies que nos seja comum. São tôdas diferentes tanto na beleza quanto na utilidade [...]. São ótimos para se comer e nada temos que se lhes compare (p. 158).

Bien que les fossés lui paraissent impossibles à combler,

Não temos entre nós tôdas as espécies de animais que êles têm, nem êles possuem nada que se assemelhe aos nossos, a não ser com grande diferença (p. 162),

dans la même page, il se prend tout de même à hésiter et minimise son affirmation :

Possuem entretanto muitos veados, corças, javalis, não inteiramente iguais aos nossos.

Son compagnon Yves d'Evreux n'est pas, lui, un homme de doute. Alors que l'émeuvent les richesses et l'exubérance de la nature américaine, il est le seul de tous nos voyageurs que ses étrangetés laissent froid. Et si certains de ses prédécesseurs craignaient de ne pouvoir comparer l'incomparable, lui ne se pose même pas la question de la différence ; tout pour lui étant comme en Europe, certes à quelques détails près, il assimile sans chagrin chaque espèce américaine à une cousine européenne ; la méthode est simple : il suffit d'énoncer les noms français et de les plaquer sur d'autres réalités, si proches selon lui que leurs caractères particuliers ne valent pas d'être notés. Les espèces par trop exotiques, car il en rencontre tout de même, il se contente de les noter sous leur nom vernaculaire :

Les tortues y sont sans nombre, le gibier et la venaison de toute sorte en quantité indicible, outre les cerfs, biches, chevreuils, sangliers, vaches-braves, pacas, agoutis, armadilles, qu'ils appellent tatous, il s'y trouve des lapins et des lièvres comme en France, mais plus petits. La diversité des oiseaux et du gibier est très grande : les perdrix, faisans, mutums, bisets, ramiers, tourtes et tourterelles, hérons et semblables s'y voient que c'est admirable [...] Il y a de forts gros magots et des monnes barbues très belles et très rares (p. 133-134).

Quelle différence avec la prudence et la minutie d'un Jean de Léry :

Il y a une autre espèce [d'oiseau] en cette terre du Brésil, lequel est de la grosseur d'un merle, & ainsi noir, fors la poitrine qu'il a rouge comme sang de boeuf [...], laquelle les Sauvages appellent Penou (p. 155).

Tous nos observateurs ont donc observé. Alors s'est posée la question de nommer, que tous n'ont pas ressentie avec la même acuité. L'ordre chronologique des voyages apporte d'ailleurs, à peu de chose près, la lumière à laquelle on s'attend, bien qu'entre ici en jeu la personnalité des voyageurs. Vaz de Caminha, qui est, en quelque sorte, resté extérieur à sa découverte, comme un amateur face à un spectacle dont il n'aurait pas compris la langue, n'emploie aucun terme indigène. Sans doute ne les a-t-il même pas entendus⁷. On vient de voir qu'Yves d'Evreux, cent trente années plus tard, ne s'est pas non plus posé le problème : lorsque vraiment la chose risque de passer l'entendement, lorsque l'on ne peut déceimment l'étiqueter d'aucun nom européen, Evreux emploie un nom indigène ; mais toujours, si l'on peut dire, faute de mieux. Il n'en a pas été de même pour les autres. Sous la plume de Hans Staden, on sent venir les termes indigènes sans aucune espèce d'apprêt, parce qu'il eut l'habitude de les entendre employer et de les employer lui-même :

Há lá três espécies de macacos. Uma delas se chama caí [...]. A outra se chama acacá [...]. E existe ainda uma terceira espécie, chamada buriquí (p. 189).

Quant à Thevet et Léry, et dans une moindre mesure Claude d'Abbeville, il est très clair dans leur récit que lorsqu'ils donnent un mot dans la langue des Amérindiens, ce n'est ni faute de mieux, comme Evreux, ni de manière naturelle, comme Staden, ni encore par pédanterie exotique, mais par souci de clarté (on ne connaît bien que ce qui est nommé) et d'enrichissement du texte (surtout ne pas laisser de côté une information qui pourrait être précieuse à l'un quelconque de leurs lecteurs). Les termes indigènes maillent ainsi leur texte fort fréquemment et de manière très claire puisqu'ils apparaissent toujours, on s'en rend compte dans les éditions en fac-similé, en italique. On y sent les difficultés à noter les phonèmes exotiques : Thevet, par exemple, a rendu l'occlusion glottale par un h dans **tapihire**, cependant que Léry propose deux orthographes pour le paca (*Cuniculus paca*), **pag** ou **pague** "car on ne peut pas b i ã discerner lequel des deux ils proferent" (p.138).

Avec les voyageurs lusophones qui suivent, tout change. Pero de Magalhães, attaché à inventorier les richesses de la Province de Santa Cruz, mélange, sans le préciser, termes indigènes et termes portugais, présentant de la même plume, la *cotia* (*Dasyprocta sp.*), le *tatú* (*Dasytus sp.*), la *anta* (*Tapirus terrestris*) ou le *tigre* (*Panthera onca*). Il est clair qu'il ne parle déjà plus des indigènes en tant que peuple souverain, mais en tant que peuple de référence. Seuls comptent désormais les colons :

[Je parlerai] *principalmête da q̃llas plantas, de cuja virtude & fruto participam os Portugueses. Primêiramête tratarei da planta & raiz de q̃ os moradores fazem seus mantimentos q̃lá comem em lugar de pão (p. 16).*

C'est tout aussi clair pour Soares de Sousa, lequel fait lui l'éloge de la Bahia :

Só as índias costumam plantar as amendoins, e as mestiças, não os maridos [...]. Desta fruta fazem as mulheres portuguesas tôdas as coisas doces (p. 185),

même s'il reconnaît que le savoir des secondes vient tout droit de celui des premières.

Quant à Cardim, il oppose les termes de la «língua brasilica» au portugais lorsqu'il nomme le tapir d'abord **tapyretê** puis *anta* (p. 25).

⁷ Contrairement à Christophe Colomb, qui lui cite au moins les toponymes indigènes, même si c'est pour en déposséder incontinent tous les lieux qu'il fréquente au profit de noms chrétiens.

L'exemple du tapir est à cet égard si instructif qu'il justifie, ce me semble, une digression. En 1619, J. Monteiro (cité par S. Leite en 1949 seulement) pose déjà les deux termes qui vont s'affronter durant plusieurs siècles dans le Brésil colonial : le terme tupi, **tapiíra**, et le terme portugais, *anta* :

[je traduis du latin] : Il y a un autre animal, assez commun, que les Indiens nomment **tapiíra** et les Espagnols *anta*, qui est, je crois, ce que les Latins nommaient *alce* [i.e. «cerf»] (da CUNHA, 1978).

Cette image importée, *anta*, vient de l'arabe hispanique et maghrébin *l am ṭ* qui désigne un ruminant semblable au cerf, une antilope⁸. Si cela nous paraît quelque peu insolite, l'on doit alors se souvenir que, dans sa description, Thevet aussi pensera au cerf, tandis que Marcgrave retiendra le chevreuil et l'élan. Mais ce qu'il importe ici de dire, c'est que les deux termes, l'indigène et l'importé d'Europe, ne désignent encore, au XVI^e siècle, qu'une réalité, le tapir américain, et d'ailleurs Marcgrave n'en retiendra pas d'autre. Pourtant, petit à petit, le terme indigène va glisser de sens et obliquer, sans pour autant perdre de vue cette première réalité, vers une seconde, elle aussi importée, la vache, qu'il fallut bien nommer dans un contexte colonial où la *língua geral*, langue indigène devenue langue véhiculaire, était parlée par tous les colons et enseignée à l'école à leurs enfants (BESSA FREIRE, 1983). Et l'on peut dire que pas un seul de nos voyageurs ne manqua, dans sa description, de rapprocher le tapir de la vache. Là où cela devient intéressant, c'est lorsque Claude d'Abbeville parle, à propos des animaux indigènes, du **tapyroussou**, «vache brage» [c'est l'expression française de la version originale : «brave», «sauvage» ?], *com préstimo para cargueiro quando agarrado*. Et le commentateur brésilien de cette traduction portugaise d'ajouter pour ses lecteurs : **tapiuruçu**, *a anta grande, vaca, boi, gado bovino*. Le mot **tapiirusu** est effectivement un superlatif, mais Jean de Léry aussi dit **tapiroussou**, et pourtant, il parle bien du seul tapir.

Ce n'est pas Evreux qui nous aidera à trancher, lequel ne fait que citer en passant la *vache brave*, sans s'embarrasser de nom indigène. Soares de Sousa, quant à lui, dit bien que le *tapir* se domestique et devient un animal familier s'il est capturé jeune (p. 244), mais il ne dit aucunement qu'on en fasse un animal de charge, ce que je n'ai d'ailleurs moi-même jamais vu ni entendu dire. La seule conclusion que l'on puisse logiquement tirer de ce qui précède est que le statut des mots **tapiíra/tapiirusu** devint progressivement ambivalent, au point que l'on a du mal à savoir si les voyageurs parlent de *tapir* ou de *vache*. Ce qui est en revanche certain, c'est qu'au fil des années, en *língua geral*, le sens de *tapir* s'effaça pour laisser toute la place à celui de *vache*. C'est ainsi qu'en 1987, **tapi'ira** ne signifiait plus autre chose, dans la *língua geral* du Solimões et du bas Rio Negro, régions où j'ai enquêté, que *vache* et *boeuf*⁹.

⁸ Je remercie bien sincèrement Françoise Aubaile-Sallenave pour sa trouvaille dans un dictionnaire étymologique de l'espagnol (Corominas & Pascual, 1894). Si mes propres recherches dans des dictionnaires et des ouvrages étymologiques du portugais arrivaient à la même source arabe, je ne parvenais pas à en avoir le sens.

⁹ Ce glissement sémantique ne date pas d'aujourd'hui : Stradelli (1929:665-666), qui parcourut le Rio Negro et le Solimões dans les dernières années du XIX^e siècle, note : **tapyíra**, «anta», et ajoute *hoje em dia todavia, o nome é dado muito mais facilmente ao boi doméstico de que á anta, de modo que nos logares onde se cria gado, para evitar dúvidas em indicar a anta, se costuma dizer tapyíra caápóra, «anta do matto»*. Tastevin (1923:737), qui enquête avant la première guerre mondiale dans le Solimões, lui emboîte le pas en écrivant : **tapiíra**, «anta», «e por extensão, boi, vacca e touro»; et plus loin «**tapiíra caiwara**, «anta brava», para diferencial-a do boi». Il ajoute **tapiíra eté**, «anta verdadeira», et enfin **tapiíra suaiwara**, «anta d'alem-mar», i.e. «boi, vacca, touro». Barbosa Rodrigues (1894:37), au cours de ses prospections botaniques de la fin des années 70, ne recueillit lui, sur le Rio Negro, que le mot **tapiíra kaauava**, «anta».

Pour parler du *tapir*, les locuteurs avaient recours à cette image involontairement comique et surtout frustrante : **tapi'ira ka'apura**, «la vache sylvestre» (GRENAND, 1989). Le mot **tapi'ira** en *língua geral*, tout au moins sur l'Amazone, est désormais totalement dépossédé de son sens premier.

Quant au mot **tapi'ira** pour désigner le *tapir* dans le portugais du Brésil, après être passé par la phase **tapira**, il devint tout simplement **tapir** ou, de manière plus chic **tapyr** (le *y* guarani, totalement incongru en l'occurrence, étant sensé lui donner l'air à la fois savant et originel qui plaisait aux intellectuels de la fin du XIX^e siècle), puis finit par tomber dans la trappe. S'il était encore employé, de manière très littéraire, jusque vers les années trente, il a aujourd'hui totalement disparu, au point que des étudiants en écologie à Manaus ne l'identifient même pas.

Cet exemple est significatif de la démarche coloniale toute entière. Confrontés à une réalité américaine inconnue, les colons la nommèrent au même moment de deux manières concurrentes, par emprunt au tupi et par comparaison avec l'Ancien Monde, créant ainsi deux doublets pour la même entité. Après une longue phase de flottement, l'un des deux termes, celui qui venait d'Europe, l'emporta¹⁰. Mais cette joute linguistique, totalement souterraine, obligea en passant la langue véhiculaire-mère à recomposer son vocabulaire pour ces deux quadrupèdes végétariens.

En fait, dès après 1580 chez les auteurs lusophones, la question des mots pour nommer les choses ne se pose plus. On est déjà dans le domaine de l'étymologie. Les termes indigènes sont entrés dans une phase de digestion par les colons, les métis et les créoles, phase marquée pour certains termes par une transformation importante, pour d'autres, par des ajustements mineurs et pas toujours définitifs; on assiste en fait au processus d'intégration dans la langue nationale. Ce processus se poursuivra d'ailleurs jusqu'à nos jours, au gré de la progression des fronts de colonisation.

Marcgrave, quant à lui, prend tout son temps pour indiquer sur ses fiches l'origine des différentes appellations qu'il réunit pour certains animaux et plantes. Son souci de la précision linguistique va jusqu'à bien distinguer les termes indigènes, créoles portugais et allemands, quand il n'y ajoute pas du latin. Je ne retiendrai que l'exemple suivant, celui du coton (*Gossypium spp.*) :

aminiu (*térmo indígena*), *algodon* ou *algodaon* (*em português*). É *Gossypium*.

Après avoir nommé, les voyageurs ont décrit. Certains le font maladroitement comme Hans Staden, d'autres avec bonheur comme Soares de Sousa, cependant que d'autres encore y excellent comme Marcgrave. Ce qu'il importe surtout de remarquer ici, c'est le besoin presque viscéral que tous ont eu de comparer, alors même que cela leur paraissait (sauf, on l'a vu, pour Yves d'Evreux) totalement impossible. Le caractère d'étrangeté fut si fort que, comme s'il s'était agi de ne pas perdre définitivement ses marques, chacun éprouva le besoin de se raccrocher au connu.

¹⁰ On aurait pu bâtir la même démonstration pour ce qui est du *jaguar*, les deux termes en concurrence dans le portugais de l'époque coloniale étant ici **jaguar**, terme indigène tupi pour le plus gros félin américain tacheté (*Panthera onca*), et *onça*, terme importé désignant un félin d'Asie, tacheté lui aussi, la panthère des neiges ou *once* (*Uncia uncia*), bien connu dans l'Europe de l'époque par le commerce de la pelleterie. Notons que le français, dans les deux cas, se satisfît quant à lui des termes indigènes, **jaguar** et **tapir**.

Davantage encore que les plantes qui, comme on l'a vu au début dans la lettre de Pêro Vaz de Caminha, ont été perçues dans leur globalité, les espèces animales ont déconcerté les observateurs. Pour reprendre l'exemple du tapir, les huit auteurs qui l'ont décrit l'ont comparé à pas moins de quinze animaux différents. Si les comparaisons avec des quadrupèdes d'Europe auxquels leurs lecteurs étaient familiarisés (la vache et l'âne revenant le plus souvent) peuvent sembler compréhensibles, le recours à l'élan ou au cercopithèque (Marcgrave) ou encore aux oiseaux nocturnes (Magalhães de Gândavo) est déjà plus surprenant. Mais le comble reste encore les comparaisons avec d'autres animaux d'Amérique. Pourtant, on ne peut créditer Thevet de la même démarche que Marcgrave : le premier, comme s'il était vraiment en bout de course et vaincu par l'étrangeté, compare l'inconnu à l'inconnu et crédite le tapir de la queue de l'agouti. Le second, lorsqu'il lui donne la cambrure de croupe du cabiai (*Hydrochoerus hydrochaeris*), compare deux animaux déjà bien connus du public colonial et son raisonnement s'inscrit dans la même logique que lorsqu'il rapproche sa taille de celle du veau.

Décrire, c'est aussi, dans l'esprit de la plupart de nos observateurs, ordonner. La question se pose alors de savoir quel sera, justement, cet ordre. Léry est un de ceux qui répond de la manière la moins ambiguë :

Pour donc descrire les bestes sauuages de leur pays, lesquelles quant au genre sont nommees par eux Soó¹¹, ie commenceray par celles qui sont bonnes à manger (p. 133).

Il poursuit par :

Passant donc outre aux autres sauuagines de nos Ameriquains [...], ie commenceray aussi ce chapitre des oiseaux (lesquels en general nos Toüoupinambaoults appelêt Oura) par ceux qui sont bons à manger (p. 147)

et ainsi de suite, jusqu'à la flore :

Ayant discoursu ci-dessus tât des animaux à quatre pieds que des oiseaux, poissons, reptiles & choses ayans vie, mouuement & **sentimēt**, qui se voyent en l'Amérique [...], ie poursuyuray à descrire les arbres, herbes, plantes, fruiets, racines & en somme ce qu'on dit communément auoir ame vegetative, qui se trouent aussi en ce pays-la (p. 173).

Thevet a d'abord l'ambition de suivre un plan identique :

la forme & propriété des animaux terrestres & marins; ensemble d'arbres, arbrisseaux, avec leurs fruits (*préface aux lecteurs*).

Pourtant, son texte ayant davantage la tournure d'un récit de voyage avec ses tribulations et ses péripéties, les observations et les événements arrivent dans l'ordre où ils se sont produits, c'est à dire sans classement véritable : c'est ainsi que différents poissons remarquables, par exemple, ou bien le ara, sont décrits au milieu du récit des différentes tentatives d'établissement des Français sur la côte brésilienne.

On ne peut que regretter ici, à la suite de Jean de Laet dans son avertissement au lecteur, que Marcgrave ait disparu trop tôt. Les choses, nous dit son ami, lui étaient apportées par les indigènes sans ordre, en des temps et en des lieux variés, et il les a décrites et dessinées "confusément", obtenant, par exemple, et ce comme n'importe lequel d'entre nous, les fruits, les fleurs ou le feuillage d'un arbre en des époques différentes. Aussi a-t-il, dans un premier temps, "mêlé arbres, fruitiers et herbes", sans avoir vraiment eu le temps d'ordonner son trésor.

¹¹ Léry, qui montre par là son souci de la classification indigène, est le seul à avoir consigné ce genre de termes génériques que l'on rencontre aujourd'hui encore dans maints vocabulaires tupi contemporains.

La description passe aussi par le dessin. Tous nos voyageurs n'étaient pas experts en cet art, et Léry, par exemple, laisse échapper cet immense regret :

Et de fait (comme i'ay dit) estant estrangement defectueux, eu egard à ceux de notre Europe, i'ay souuent prié vn nommé Iean Gardien, de notre compagnie, expert en l'art de pourtraiture, de cōtrefaire tant cestuy-la [le coati] que beaucoup d'autres, non seulement rares, mais aussi du tout incognus par deça, à quoy neantmoins à mon bien grand regret, il ne se voulut iamais adonner (p. 147).

Thevet est plus immodeste :

I'ay bien voulu reduire par escrit plusieurs choses notables que i'ay diligemment obseruées [...], le tout représenté viuemēt au naturel par portrait le plus exquis, qu'il m'a esté possible (*préface aux lecteurs*).

De fait, ses dessins d'animaux, sauf l'unau (p. 99), sont meilleurs que ses dessins de plantes : son manioc (p. 114) ressemble singulièrement à la mandragore, (mais ne sont-ce pas là deux plantes à racine admirable !) cependant que son ananas (*Ananas comosus*) (p. 89) défie toute vraisemblance. Quant à son arbre à sonnaïles (*Thevetia ahouai* A.DC) si, dans le texte, il est bien nommé de son nom tupi et si les fruits en sont bien décrits, il est, sur sa représentation, affublé d'un feuillage de la plus haute fantaisie ; bref, "le portrait au naturel ici présenté" (p. 66), ne saurait permettre à soi seul une quelconque identification¹².

Heureusement, nous avons Marcgrave ! A part son jaguar (p. 235), (pourtant «vne beste rauissante» (p. 143) selon Léry) qui affiche une laideur à offenser tous les félins du monde, et même si ses dessins d'animaux sont de qualité très nettement inférieure à ceux de sa flore, personne ne surpasse son coup de crayon d'une merveilleuse précision dès qu'il s'agit d'une plante, qu'elle soit herbe (*Mimosa pudica* L., p. 74) ou arbre (*Apeiba tibourbou* Aubl., p. 124). Son compagnon de voyage, Albert Eckhout nous a laissé de magnifiques portraits d'Indiens métis¹³, avec en fond, pour ce qui nous intéresse ici, un pied de manioc et deux tubercules qui sont les plus fidèles reproductions que nous ayons pour cette époque. Mais Eckhout est déjà un artiste véritable.

Le voyageur scientifique

Il est temps d'avouer que Marcgrave et son ami peintre sont les seuls de nos témoins, comme l'avait déjà noté Martius, à avoir embarqué pour le Nouveau Monde dans le but avoué d'en décrire les richesses naturelles à des fins scientifiques, mandatés qu'ils étaient pour le faire par le Prince de Nassau. Ils sont aussi les plus tardifs de notre échantillon. A la différence de Vaz de Caminha qui n'avait pas assez de ses yeux pour tout voir, Marcgrave peut se concentrer sur son objet ; il n'est pas concerné par les querelles théologiques ou

¹² Nos voyageurs ont quelques excuses tout de même : d'abord, les illustrations dont nous disposons sont des gravures qui furent établies en atelier par des professionnels qui ne traversèrent jamais la mer océane : soit les dessins que les premiers leur rapportèrent furent alors retravaillés sans précision, soit les graveurs durent inventer le dessin selon les souvenirs oraux du voyageur. Ensuite, si l'art de la description scientifique n'était pas encore codifié, celui du dessin naturaliste n'était maîtrisé que par de rares savants comme Basilius Besler (la publication de son «Herbier des quatre saisons» date de 1613), et Thevet par exemple, s'attachant au fruit donnant la sonnaïlle, n'imagina sans doute pas un seul instant que la reproduction fidèle du feuillage de l'arbre pût avoir une quelconque importance.

¹³ Hemming (1978) parle de «Mamelucos», tandis que Métraux (1928), pour la même gravure, pense au contraire qu'il s'agit d'Indiens Tupinamba. Une visite au musée où sont exposées les oeuvres originales les départagerait peut-être.

politiques, comme les Français, non plus qu'il a sa vie à défendre, comme Hans Staden, ou une oeuvre de propagande à écrire, comme Fernão Cardim.

De fait, si tous nos voyageurs, y compris le dernier, ont mené leurs observations de la nature américaine dans un contexte pré-linnéen, Marcgrave est le seul chez qui l'on puisse parler d'approche systématique de la description de la nature à laquelle seront consacrés nombre de voyages scientifiques du XVIII^e siècle.

J'ai parlé de contexte pré-linnéen, et cela pour la bonne raison que les travaux du savant suédois ne seront publiés qu'en 1735. Il n'empêche que, comme le fait opportunément remarquer Sampaio (p. XXXVII) dans ses commentaires botaniques à l'édition de Marcgrave en fac-similé de 1942 dont je dispose, Linné n'est pas l'inventeur de la terminologie en binôme, le nom de genre suivi du nom d'espèce, que l'on utilise encore aujourd'hui pour nommer une plante ou un animal ; on pourrait citer avant lui Carlos Clusius ou encore Belon Du Mans ; et de fait, Marcgrave cite dans ses fiches, à des fins comparatives, certains noms de genre déjà utilisés pour des plantes européennes, comme *Thymus* pour le thym, *Papaver* pour le pavot, ou encore *Prunus* pour la prune (p. 74-75), de même qu'il utilise aussi des binômes latins tant pour des plantes importées de l'Ancien Monde (*Arundo Saccharifera*, pour la canne à sucre, aujourd'hui *Saccharum officinarum* L.) que déjà pour des plantes américaines (*Nux Cathartica* aujourd'hui nommée *Jatropha curcas*). Ce travail était pour l'heure un champ d'investigation totalement en friche pour l'Amérique, et nul doute que Marcgrave, aidé de ses notes et de son herbier, ne l'eût tenté s'il avait vécu. La notion de famille de plantes regroupant des genres, alors encore embryonnaire n'est, elle, absolument pas utilisée par Marcgrave. Quant au vocabulaire descriptif des parties d'une plante, il est, au moment où il enquête, encore en genèse, et des termes comme pétale, sépale, pétiole ou encore foliole, qui nous sont si familiers, se cherchaient encore. Il n'empêche que, précédant Linné et Jussieu, il a tenté d'ordonner les richesses de la faune et de la flore américaines.

Tout le bien que l'on peut penser de l'oeuvre de Marcgrave ne dispense pas de rester lucide, et je trouve son biographe mal inspiré de rejeter dans les limbes tous ses prédécesseurs :

Não é ele apenas o primeiro naturalista que ao Ocidente revelou a opulência do campo imenso dos reinos naturais americanos, apresentando o fruto de suas pesquisas dentro dos moldes da ciência real, isenta dos devaneios e das abusões de seus antecessores (Afonso de E. TAUNAY, esboço biográfico, p. I in MACGRAVE).

Conclusion : un patrimoine linguistique préservé

Personne n'ignore le dépôt, j'emploie ici à dessein le mot au sens de couche archéologique, qu'ont constitué les mots indigènes dans les langues européennes et par conséquent la place qu'ils occupent dans leur évolution : c'est une part non négligeable pour le français et immense pour le portugais du Brésil. Les processus en sont si divers qu'il serait trop long de les analyser ici. Disons simplement que chacun d'entre nous serait capable d'en citer plus d'une dizaine sans réfléchir.

Ce qui, par contre, est trop souvent oublié, c'est cet héritage direct, cette foule de noms vernaculaires que l'on peut rassembler au fil des pages laissées par nos voyageurs. Ce trésor n'a pas été amassé en vain et ceux qui, aux siècles suivants, voyagèrent aux mêmes endroits ou bien encore plus loin ; ceux qui, sans voyager, travaillèrent sur les trouvailles des autres, bref, Linné, Martius, Aublet et de Candolle, ou encore Spruce, Humboldt & Bonpland ou Agassiz, tous puiseront dans ce fonds (principalement tupi, karib et arawak) pour créer des

centaines de déterminations scientifiques à base indigène. Une petite couche de vernis latin sur un mot amérindien et voilà nos termes vernaculaires, aidés par cette cure de jouvence, repartis pour une nouvelle carrière. Il n'est que de citer, justement, les genres *Tapirus* et *Manihot*.

C'est là, on en conviendra, une piètre consolation. Et pourtant, chacun de notre dizaine de voyageurs apporta sa pierre à l'édifice. Il me plaît davantage de les imaginer aidant la science naturelle américaine à se trouver que de penser qu'ils aidèrent les habitants de l'Amérique à se perdre.

BIBLIOGRAPHIE

ABBEVILLE, Claude de

[1614] 1975 *História da Missão dos Padres Capuchinhos na Ilha do Maranhão e terras circumvizinhas*, Reconquista do Brasil 19, Itatiaia, São Paulo.

BARBOSA RODRIGUES, João

1894 "Vocabulário Indígena, com a orthographia correta, complemento da Poranduba Amazonense", *Annaes da Biblioteca Natcional*, vol. XVI(2), Rio de Janeiro.

BESLER, Basilius,

[1613] 1987 *L'herbier des quatre saisons*, Edition fac-similée pour toutes les planches, Mazenod, Paris.

BESSA FREIRE, José

1983 "Da «boa fala» ao português na Amazônia brasileira", *Amerindia* 8:39-83, A.E.A., Paris.

BUARQUE de HOLANDA FERREIRA, Aurélio

1985 *Novo dicionário da língua portuguesa*, Editora Nova Fronteira, Rio de Janeiro.

CARDIM, Fernão

[1583] 1980 *Tratados da terra e gente do Brasil*, Reconquista do Brasil, n.s. 13, Itatiaia, São Paulo.

COROMINAS, J. & J.A. PASCUAL

1984 *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, vol. I, ed Gredos, Madrid.

CUNHA, Antônio Geraldo da

1978 *Dicionário histórico das palavras portuguesas de origem tupi*, Melhoramentos, São Paulo.

1986 *Dicionário etimológico da língua portuguesa*, Editora Nova Fronteira, Rio de Janeiro.

EVREUX, Yves d'

1985 *Voyage au nord du Brésil fait en 1613 et 1614*, Bibliothèque historique, Payot, Paris.

GRENAND, Françoise

1989 *Pequeno dicionário da Língua Geral*, série Amazonas, Cultura Regional 6, SEDUC, Manaus.

GRENAND, Pierre & PREVOST, M. F.

1994 *Les plantes colorantes utilisées en Guyane Française*, colloque «Phytogréographie tropicale : réalités et perspectives» du 6-8 Juillet 1993, Université Pierre et Marie Curie-Paris V, Paris.

HEMMING John

1978 *Red Gold : The conquest of the Brazilian Indians*, Macmillan London Limited, London.

LERY, Jean de

[1555] 1975 *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, édition fac-similée, Les classiques de la pensée politique, Librairie Droz, Genève.

MAGALHÃES de GANDAVO, Pero de

[1570] 1984 *História da Província Santa Cruz a que vulgamente chamamos Brasil*, edição fac-similada, Biblioteca Nacional, Lisboa.

MARCGRAVE, Jorge

[1638] 1942 *História natural do Brasil*, edição fac-similada, Imprensa Oficial do Estado, São Paulo.

METRAUX, Alfred

1928 *La civilisation matérielle des tribus Tupi-Guarani*, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris.

PELT, Jean Marie

1993 *Des légumes*, librairie Arthène Fayard, Paris.

SOARES de SOUSA, Gabriel

1971 *Tratado descritivo do Brasil em 1587*, Brasiliana 117, Companhia Editora Nacional, São Paulo.

STADEN, Hans

[1550] 1974 *Duas viagens ao Brasil*. Reconquista do Brasil 17, Itatiaia, São Paulo.

STRADELLI, E.

1929 "Vocabulário de língua geral : português-nheengatu e nheengatu-português", *Rev. do Inst. Hist. Geogr. Brasileiro* 158, Rio de Janeiro.

TASTEVIN, Pe Constantino

1923 "Grammática da língua tupy e vocabulário tupy-português", *Rev. do Museu Paulista* 13, São Paulo.

THEVET, André

[1555] 1982 *Les singularités de la France Antarctique, autrement nommée Amérique*, édition fac-similée, Le temps, Paris.

VAZ de CAMINHA, Pêro

[1500] 1987 *Carta de Pêro Vaz de Caminha a El-Rei D. Manuel sobre o achamento do Brasil*, Grandes Obras, coleção livros de Bolso Europa-América 491, Mem Martins.